

Philippe Delerm  
Le Portique



folio





COLLECTION FOLIO



Philippe Delerm

# Le Portique

Gallimard

© *Éditions du Rocher*, 1999.

Philippe Delerm est né le 27 novembre 1950 à Auvers-sur-Oise. Ses parents étaient instituteurs et il a passé son enfance dans des « maisons d'école » à Auvers, à Louveciennes, à Saint-Germain.

Après des études de Lettres, il enseigne en Normandie où il vit depuis 1975.

Il a reçu le prix Alain-Fournier 1990 pour *Autumn* (Folio n° 3166), le prix Grandgousier 1997 pour *La première gorgée de bière et autres plaisirs minuscules*, le prix des Libraires 1997 et le prix national des Bibliothécaires 1997 pour *Sundborn ou Les jours de lumière* (Folio n° 3041).



« Mais comment dire  
un insaisissable malaise ? »

GUSTAVE FLAUBERT,  
*Madame Bovary.*



Ce recul infime du corps, quand il ouvrait la fenêtre du salon donnant sur le jardin. C'était à cause de Réglisse, le chat noir. Réglisse était mort depuis deux ans, mais Sébastien avait gardé ce réflexe de retrait — le chat sautait toujours sur l'appui de la fenêtre, au retour de ses errances nocturnes, et le jour n'était pas levé. Sébastien avait cette réticence, ce raidissement : Réglisse lui enfonçait ses griffes dans la cuisse pour se rétablir. Puis aussitôt il se coulait à ses pieds, se frottait contre ses jambes avec une douceur insistante — pour se faire pardonner sa brutalité, ou bien peut-être pour réclamer son lait, déjà. Alors Sébastien pouvait refermer la fenêtre avec une énergie définitive, la magnanimité du patriarche accueillant les brebis égarées, une petite phrase où la tendresse se cachait, condescendante, sous la

vulgarité stéréotypée — presque une réplique de film :

— Tu as bien dragué toutes les minettes du quartier ?

Toute cette belle assurance, ce sentiment de dominer la vie, simplement parce que Réglisse était rentré, qu'on allait lui verser son lait, qu'on avait supputé ses frasques. Le ronron des infos à la radio prenait soudain une présence.

Sébastien ne pensait plus guère à Réglisse. L'endroit où on l'avait enterré dans le jardin avait bien changé, les noisetiers avaient grandi, les fleurs disparu. C'était étrange de retrouver seulement cette petite hésitation rétive, cette méfiance du buste, quand il ouvrait la fenêtre du salon. Ce n'était pas même une manière de se souvenir. Mais de garder, sans le vouloir.

On garde tout. Les gens, les bêtes, les choses qu'on aimait sont là dans notre corps, nous attachent au-delà des mots. En d'autres temps, cette idée-là aurait beaucoup plu à Sébastien. Il avait tellement voulu habiter le monde avec des gestes, des rites, sentir se diffuser cette chaleur qu'il connaissait en lui. Mais quelque chose était tombé. Il se sentait soudain si veuf et lourd, dans le petit matin, en reculant pour rien lorsqu'il ouvrait la fe-

nêtre du salon. À cause de Réglisse ? Non, ce n'était pas une tristesse aussi précise. Plutôt comme une espèce de fragilité désagréable et vaine, et la fenêtre refermée n'y changeait rien. La tête presque vide, le corps lourd de mémoire, il était traversé.



Ça peut venir n'importe quand. On se croit fort, serein dans sa tête et son corps, et puis voilà. Un vertige, un malaise sourd, et tout de suite on sent que ça ne passera pas comme ça. Tout devient difficile. Faire la queue chez le boulanger, attendre au guichet de la Poste, échanger quelques phrases debout sur le trottoir. Des moments creux, sans enjeu apparent, mais qui deviennent des montagnes. On se sent vaciller, on croit mourir et c'est idiot.

Très vite, on culpabilise, et ça n'arrange rien. Il y a les handicapés, les cancéreux, les sidéens, tous ceux qui viennent de perdre quelqu'un. De quel droit peut-on se sentir mal, être si mal ? Et puis c'est beaucoup plus stupide encore, mais on se sent vexé. On ne meurt pas.

Sébastien Sénécal se croyait doué pour la vie. C'était une chance, un peu injuste, comme

toutes les chances. Il sentait en lui cette aptitude à vivre bien comme on se félicite d'avoir une bonne santé, sans mérite ni honte. Son métier de professeur de Lettres en collège lui avait toujours paru utile et agréable — il avait la chance de l'exercer dans un de ces établissements presque ruraux où les rapports avec les élèves sont loin d'être agressifs. Il aimait sa femme Camille, professeur de musique, qui jouait de la viole de gambe et venait de prendre un mi-temps pour assumer plus complètement sa passion au sein d'un groupe de musique baroque. Bien sûr, il regrettait un peu le temps où leurs enfants, Marine et Julien, vivaient encore dans leur vieille maison normande.

Mais à quarante-cinq ans, Sébastien continuait à envisager la vieillesse avec sérénité. Les chroniques de Giono lui avaient dit ce qu'il voulait entendre : on pouvait trouver un profond bonheur à fumer trois pipes dans la journée, parce que le médecin vous avait ordonné de n'en plus fumer que trois. Et chacune prendrait à la fois ce parfum presque défendu, cette suavité de la sensation dégustée, étirée. Oui, vieillir ça devait être cela. La part d'enfance retrouvée. À neuf ans, il savourait le livre sur Napoléon parce que l'illustration de la bataille de Moscou ne viendrait qu'à la page 157. Il fallait cette soif, cette alchimie